

Pendant la terreur, des bandes républicaines ayant essayé de ravir la bienheureuse madone, les paysans la cachèrent plusieurs années parmi les blés, les bois touffus et les granges. C'était un spectacle à la fois sublime et digne de pitié de voir ce bon peuple traînant sa reine au fond des bois et cherchant les antres les plus profonds pour dérober aux fureurs de la terre celle qui est toute puissante au ciel, celle dont l'étoile brille au firmament. — Après une suite de dix ans, la statue d'albâtre fut replacée dans le tronc du figuier décrépit remplacé maintenant dans une modeste église, où l'on voit encore ce qui reste de l'arbre vénéré. Deux circonstances touchantes se rattachent à l'édification de cette humble chapelle. Elle fut élevée par des marins qui la décorèrent avec des coquillages et par deux paysans qui démolirent leurs cabanes pour en offrir les pierres à Marie. Car ils disaient que leurs maisons appartenaient de droit à la mère de Dieu, puisqu'elles avaient eu le bonheur de lui fournir un asile au tems de sa proscription.

Marie ne fut pas moins populaire dans cette glorieuse province de France qui a fourni les conquérans de la Grande-Bretagne. Nous avons visité dans le pays de Caux le merveilleux chêne d'Allouville à qui l'on donne trente-quatre pieds de circonférence au dessus de sa racine et 900 ans de date. Dans le creux de cet arbre, nous aperçûmes une petite chapelle dont l'autel porte une image de Marie. Au dessus, un ermitage en forme de clocher fut à travers le feuillage et semble suspendu comme un nid de loriot sur les branches de ce contemporain de Guillaume-le-Conquérant. A certains jours de l'année, le peuple se réunit pour assister aux offices divins que l'on célèbre dans la chapelle placée sous l'invocation de *Notre-Dame de la Paix*. Lorsque nous y passions le 8 septembre 1834, un chœur d'enfans et de jeunes filles, vêtues de blanc, chantait au haut de l'ermitage des cantiques à la Vierge, et le clergé répondait au bas par des strophes de *Ave maris stella*. Rien n'était plus touchant que ce dialogue calme et serene de l'innocence et du sacerdoce, des prêtres qui récitaient la prière du voyageur et des voix fraîches et pures qui nous jetaient du feuillage les stances entrecoupées par les soupirs du vent, les plaintes de la source, et les modulations des oiseaux qui se mêlaient à l'orchestre aérien. Ici, c'était une invocation, là-haut un cantique de triomphe et de virginité, on croyait entendre simultanément la terre et le ciel se parler une langue d'harmonie ; on eût dit l'Eglise militante et l'Eglise glorieuse réunies sous l'aile de la mère de Dieu.

Notre-Dame de la Délivrance où le pieux archevêque de Paris, Mgr. de Quélen, venait chaque année oublier ses malheurs et chercher des inspirations d'héroïsme, prouve assez que le culte de la Vierge vivra long-temps encore dans cette province de Normandie, la terre classique des abbayes et des églises. Nous pouvons appuyer cette espérance sur un fait curieux et remarquable dans notre tems. C'est un pèlerinage qui na pas pour lui le mérite de l'antiquité, mais qui n'est pas moins touchant et digne d'intérêt, puisqu'il date seulement du XIX^e siècle.

A deux lieues de Vire, sur la route de Caen, s'élève une petite chapelle modestement ornée où l'on invoque *Notre-Dame de Bon-Secours*. La fraîcheur de ses décorations et de ses peintures, moins précieuses au goût de l'artiste qu'au cœur du chrétien, indique l'époque récente de la fondation de cette chapelle, qui ne remonte pas au delà de 1828. Entourée d'un labyrinthe de feuillage qui semble offrir une couronne de verdure à la reine des cieux, la petite église ouvre du côté de la route son portail grillé où l'on voit toujours quelques passans à genoux. Le catholicisme qui comprend admirablement les harmonies de l'âme et de la création, consacre le printemps à la mère de Dieu, comme pour embaumer la saison fleurie par la vertu de la plus sainte des femmes, comme pour unir ce qu'il y a de plus doux dans la nature à ce qu'il y a de plus charmant, de plus virginal chez les hommes et chez les anges. Le printemps est aussi la fête de *Notre-Dame de Bon-Secours*, près Vire. Le mois de la Vierge et des fleurs amène de tous les points de la contrée, un immense concours de pèlerins à ce modeste toit environné de berceaux de verdure, où Marie semble chantée par les enfans et les oiseaux du ciel. Une confrérie y est établie en l'honneur de la Ste Vierge, et tous les jours du mois de mai les fidèles des paroisses voisines s'y réunissent en foule pour entendre la messe et gagner les indulgences que le Souverain-Pontife a daigné accorder aux membres de la confrérie. Déjà plus de six mille associés sont inscrits sur les registres de cette chapelle dont la renommée s'accroît tous les ans dans toute l'étendue du Bocage et de la Basse-Normandie.

III

Combien de royaumes, d'empires, de provinces, de cités consacrés à la reine des anges ! Marie fut autrefois déclarée solennellement *reine de Pologne*. L'hymne de la Vierge était le chant national de ce pays, et maintenant encore le nom de Marie se mêle comme une étoile d'espérance à la gloire mélancolique de ce peuple qui n'a plus d'autre patrie que sa religion, ses souvenirs et son cœur.

L'abbé Orsini, qui nous a donné dans son intéressante histoire de la Sainte Vierge le tableau si complet des grandeurs de Marie et des honneurs qui lui furent rendus par les dix-huit siècles chrétiens, rappelle entr'autres que Philippe-le-Bel et Philippe de Valois, reconnaissant visiblement être redevables de leurs succès contre les Flamands à la mère de Dieu, lui offrirent les chevaux qu'ils montaient et les armes qu'ils portaient ; qu'en l'an 1500 on voyait encore à Notre-Dame de Paris un cierge d'une hauteur gigantesque, mémorial de la protection divine accordée à la ville après la terrible bataille de Poitiers en 1357 ; que Sobieski sauva l'Europe sous les murs de Vienne en se recommandant à la Vierge, et que Don Juan d'Autriche por-

taut un rosaire au pavillon amiral à la bataille de Léprente. On n'a pas oublié le scapulaire qui défendait les poitrines vendéennes contre les balles de la république, ni le chapelet que portait le pieux général Schrieneschj à la bataille d'Ostrolenka en 1831. — C'est pour perpétuer le souvenir de la protection de Marie, qui délivra la chrétienté des infidèles, que fut institué par Innocent XII l'*Ave Maria* du soir, cette prière si en harmonie avec les retours mélancoliques du crépuscule et les suaves recueils de l'âme qui semble se reposer des fatigues du jour sur le sein de la mère de Dieu. Nos vieux rois de France se faisaient gloire d'être vassaux de la reine du ciel ; Philippe-Auguste lui bâtit Notre-Dame, saint Louis la Sainte-Chapelle ; Jean II institua l'ordre des chevaliers de Notre-Dame ; Charles VI, l'ordre de Notre-Dame-de-l'Espérance ; Louis XI, en 1476, lui donna le comté de Boulogne et la déclara Comtesse du Boulonnais ; Louis XIII lui consacra, lui donna, lui légua la France ; enfin il y a 37 ans, la Vierge-mère offrit un de ses temples les plus renommés au représentant du Christ, au successeur de Pierre et de Léon III, appelé par la France pour sacrer le dernier Charlemagne de l'Europe.

IV.

Maintenant, représentons-nous par la foi un autre grand et solennel triomphe qui se passait au ciel. Les archanges, les dominations, les prophètes, les patriarches, les saints, les Vierges et les mères, toutes les tribus et tous les siècles lui élevèrent un arc-de-triomphe de splendeurs, de gloires et de vertus. Le firmament apportait ses étoiles, la terre ses fleurs, l'univers ses harmonies ; Moïse répétait sa belle prophétie : *Il sortira une étoile de Jacob et une branche poussera d'Israël ; Ezéchiel salua cette porte close qui ne sera point ouverte, qu'un homme ne passera jamais, parce que le Seigneur entrera par elle et elle sera fermée ; David tenait à la main sa lyre d'or et chantait : " La reine s'est tenue debout à la droite dans un vêtement d'or, entourée d'une merveilleuse variété. Ecoute, fille du roi, et vois et incline ton oreille et oublie ton peuple et la maison de ton père ; le roi sera jaloux de ta beauté. Les filles de Tyr et les riches du peuple imploreront ton regard avec des présens. Les vierges paraîtront après elle devant le roi, ses proches entreront au temple du roi avec des transports de joie et d'allégresse." (P. X. liv. 10, 11.)*

Et par delà les sept cieux, au fond du tabernacle que l'œil de l'homme n'a point vu, dans le sanctuaire impénétrable de la puissance, de la sagesse et de l'amour, dans ce midi éternel dont parle St.-Bernard, on entendit une voix qui disait : " Lève-toi, mon amie, ma colombe, ma beauté, et viens ; car l'hiver est passé, la pluie cesse et se retire ; les fleurs ont paru sur notre terre, la tourterelle s'est fait entendre dans nos champs, le figuier a poussé des rejetons, les vignes en fleurs ont donné leur parfum. Lève-toi mon amie, mon trésor, et viens ; découvre moi ton visage et que ta voix sonne à mes oreilles ; car ta voix est douce et ta face est belle." (Cant., cant. c. 11.) Et le ciel, et la terre, et les mondes, et tous les êtres qu'ils renferment reconnurent leur reine et répétèrent dans la langue des cieux : " Quelle est celle-ci qui s'élève comme la fumée des aromates, comme le parfum de la myrrhe et de l'encens ?" (*Idem*, cap. 3.)

En face de ce mystère radieux, à la nouvelle d'un si grand triomphe, on se demande pourquoi tant de gloire, de pompe, d'exaltation ? *Quelle est donc celle-ci ?* Une simple femme qui vécut ignorée, perdue au fond d'une obscure bourgade, en gardant précieusement pour Dieu et les anges ce qui restait dans son cœur du sang royal de David. Pendant toute sa vie elle est condamnée à des tourmens inouïs que nous ne pouvons comprendre. Ce qu'elle eut à souffrir de la part des hommes en eût fait une sainte ; mais ce qu'elle eut à souffrir de la part de son fils divin en a fait la reine des anges et des saints. Est-il une mère qui ne sente son cœur dans le fruit de ses entrailles, et qui ne fût brisée jusqu'à l'âme, si elle s'entendait dire par son enfant : " Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ?" — Du haut du Calvaire, Jésus dit à Marie : " Femme, voilà votre fils ! " — Oh ! sans doute, ce mot fut prononcé pour la gloire, la consolation et le bonheur des hommes. Mais ce qui est doux à saint Jean, est cruel, est horrible pour cette femme royale frappée d'une sorte de déchéance, condamnée à changer de fils, à n'être plus que la mère d'un homme, elle qui était la mère d'un Dieu ! Par un mystère, que seul pouvait comprendre le roi de la croix, qui devait être le roi de la gloire, Jésus est plein de compassion pour les peus, de charité pour la souffrance, de miséricorde pour les pécheurs, et sa mère, il semble la repousser l'acabler de froideurs et de dédains qui cachaient pourtant une bienveillance éternelle. En voyant le Sauveur témoigner, avec une sorte d'asséctation la distance infinie qui la sépare de lui, on dirait que toutes ses affections se sont épuisées pour l'humanité, et qu'il ne lui en reste plus pour celle qui l'a tant aimé. Au lieu de lui dire : Ma mère, cette vivante expression de la tendresse, et la seule à laquelle il ait voulu comparer son amour pour nous, toujours il l'appelle : *Femme*. — Ce nom de la souillure et de la mort ; toujours il paraît reprocher à sa mère d'être fille d'Eve, lui qui se glorifiait d'être fils de l'homme ! — Oh ! certes, si cet enfant béni semble vouloir couronner sa mère de notre malheur, comme on le couronna lui-même de nos épines ; s'il a pour elle des apparences de rigueur, et s'il paraît lui manquer comme fils, c'est qu'il sait bien qu'un jour il ne lui manquera pas comme Dieu ! — Mais en attendant ce triomphe, qu'elle aperçoit à travers un nuage de larmes, Marie accepte le calice que Jésus lui présente, comme elle accepta le nom de mère que l'ange lui offrit ; car elle est toujours la servante du Seigneur, et cette pauvre patiente, plus sainte que l'innocence, plus pure que le soleil,